

DE GRANDS CANADIENS À L'IMPÉRIALE

Voici cinq employés actuels ou anciens de l'Impériale dont le parcours édifiant montre jusqu'où on peut aller à force d'intelligence, de passion et de courage par Marcia Kaye

Malgré une population relativement restreinte, le Canada produit des citoyens remarquables, dont l'apport est important non seulement pour notre pays, mais aussi pour le monde entier. Bon nombre d'entre eux sont des employés actuels ou anciens de l'Impériale. Voici cinq éminents Canadiens qui ont longtemps travaillé ou travaillent toujours pour la compagnie. Ils proviennent d'horizons très différents et se sont illustrés dans des domaines aussi divers que la recherche, le sport, la politique, les inventions et le leadership communautaire. Tous ont connu leur lot de difficultés et ces modèles de résilience ont ensuite apporté une contribution importante à l'échelle locale, nationale et internationale. Admirables pour leurs compétences, leur courage et leur vision, ils représentent autant le potentiel de la compagnie que celui du pays.

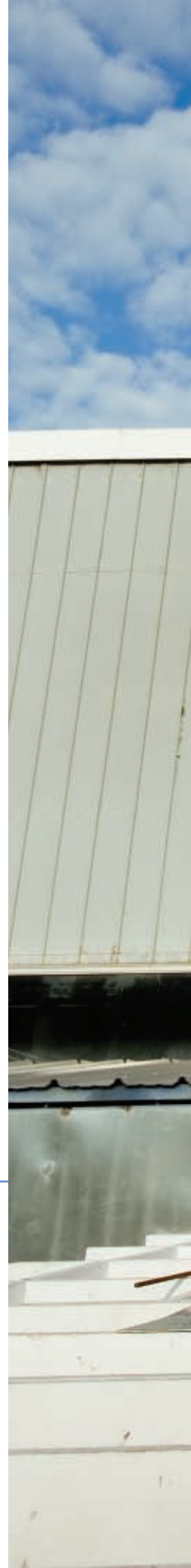
LOUIS MICHAUD

INVENTIONS

Pour la plupart des gens, la tornade est une grande force destructrice, mais Louis Michaud y voit plutôt une source d'énergie. Louis a inventé une méthode qui permet de créer des tornades artificielles étroitement contrôlées, dont chacune pourrait alimenter en électricité une ville de 100 000 habitants. Il a retenu l'attention des gouvernements fédéral et provinciaux, et suscite maintenant, à l'échelle mondiale, l'intérêt de médias tels que la chaîne Discovery Channel, le réseau Fox et le magazine *New Scientist*.

Louis Michaud, 67 ans, a mis fin à sa carrière d'ingénieur principal en application des commandes de processus à l'Impériale en 2006. Selon lui, l'énergie provenant des tornades est bon marché, propre, sécuritaire – et puissante. Même une tornade d'intensité moyenne peut produire autant d'énergie qu'une petite centrale électrique ou 100 moulins à vent. L'inven-

PHOTOGRAPHIE: RUSSELL MONK





tion de Louis Michaud permet d'exploiter cette source énergétique afin qu'elle devienne entièrement contrôlable, prévisible et stationnaire : « Il est absolument impossible qu'elle nous échappe; on ne parle pas ici d'une tornade dévastatrice », affirme-t-il.

Une tornade naturelle se forme lorsque l'air réchauffé par le soleil s'élève de la surface de la terre et déplace l'air plus froid en altitude. Un afflux d'air vient remplacer l'air chaud qui s'élève, ce qui crée un tourbillon. Pour reproduire ce processus, Louis a construit un petit prototype dans son garage. L'instrument mesure environ un mètre de hauteur sur un mètre de diamètre et ressemble à un réservoir cylindrique, à l'intérieur duquel se trouvent des déflecteurs d'aluminium; il est muni d'un couvercle de contreplaqué qui est percé au milieu, un peu comme un beigne. Lorsque Louis réchauffe l'air sous le cylindre avec un radiateur au propane, il crée une minitornade qui fait deux mètres de haut et trois ou quatre centimètres de large. Lorsqu'il enlève la source de chaleur, la tornade disparaît.

Louis a fait breveter son invention, appelée « moteur à vortex atmosphérique », et il affirme qu'à pleine échelle, l'instrument de 100 mètres de diamètre produirait une tornade de plusieurs kilomètres de haut qui tourbillonnerait à plus de 300 kilomètres l'heure. La chaleur proviendrait de diverses sources, comme le soleil, l'eau de mer chaude ou mieux encore, la chaleur résiduelle d'une centrale électrique existante, ce qui réduirait les émissions. Louis estime que ce système (comprenant turbines et générateurs) coûterait environ cent millions de dollars, soit beaucoup moins qu'une centrale électrique courante.

Louis a grandi à Campbellton, au Nouveau-Brunswick, et il a obtenu un diplôme en génie électrique en servant dans la marine. Ses voyages en mer ont éveillé chez lui une passion pour la météorologie. Après avoir travaillé dans les domaines de l'aluminium et du papier au Québec, puis dans le secteur nucléaire en Ontario, il est entré au service de l'Impériale en 1980. Ses inventions ont toujours occupé ses temps libres. « En perfectionnant mes inventions, j'ai dû faire beaucoup plus de recherches par moi-même, ce qui m'a permis d'améliorer mon rendement à l'Impériale », affirme-t-il.

Sa conception de la créativité s'inspire de celle d'Albert Einstein, qui disait qu'une solution devrait être « aussi simple que possible, mais pas plus ». Louis a maintenant quatre petits-enfants et il nourrit de grands espoirs que ses tornades captives s'avèreront la solution simple qui répondra aux besoins énergétiques des générations futures.

PETER SZMIDT **SPORTS DE CHAMPIONNAT**

En 1980, à l'instar d'autres pays, le Canada a boycotté les Jeux olympiques de Moscou pour protester contre l'invasion soviétique de l'Afghanistan. Déçu de ne pouvoir courir la chance de gagner une médaille d'or olympique, le champion canadien de natation Peter Szmidt a choisi, au lieu de sombrer dans l'amertume, de se concentrer sur son ambition d'établir un record mondial. Cet été-là, aux épreuves olympiques honoraires tenues par la plupart des pays à l'origine du boycottage, le jeune homme de 18 ans a remporté l'épreuve de 400 mètres nage libre en 3:50,49 – nouveau record mondial resté inégalé à l'échelle internationale pendant 18 mois et au Canada pendant près de deux décennies.

Si le Canada avait participé aux Olympiques, la performance de Peter Szmidt lui aurait valu une médaille d'or, mais il ne garde aucun ressentiment. « Je ne voulais pas passer ma vie à le regretter, confie-t-il. Je voulais aller de l'avant. »

Aujourd'hui âgé de 47 ans, ce chargé de projets spéciaux à l'Impériale et adepte du télétravail est né à Montréal, mais a appris à nager à l'âge de six ans en Grèce, où sa famille a habité quelque temps. De retour au Québec, le jeune Peter s'est joint à un club de natation à Pointe-Claire et, à l'âge de 11 ans, s'est lancé dans la compétition. À 15 ans, il a remporté les cinq épreuves de nage libre aux Jeux du Canada; il s'agissait du nombre de médailles le plus élevé pour un participant. À 17 ans, il a gagné une médaille d'argent et deux de bronze aux Jeux panaméricains.

Bénéficiaire d'une bourse d'études en natation à l'Université de la Californie (Berkeley), Peter, tout en étudiant l'informatique, a suivi avec les athlètes de l'équipe de natation des séances hebdomadaires sur le travail d'équipe, la visualisation et la pensée positive. Selon lui, c'est surtout la visualisation qui lui a permis de battre un record mondial. « Chaque jour, raconte-t-il, je m'étendais, je fermais les yeux et j'imaginai chaque détail de la course, jusqu'au moment d'atteindre le but et de lever les yeux vers le chronomètre. » La visualisation lui sert toujours. « On a beaucoup plus de chances d'atteindre son but quand on se le représente clairement. »

PHOTOGRAPHIE: RUSSELL MONK





Après sa victoire triomphale qui a fait la manchette, Peter est revenu au Canada pour terminer ses études à l'Université de l'Alberta à Edmonton. Il a remporté deux médailles d'argent aux Jeux du Commonwealth en 1982 et participé aux Olympiques de 1984 à Los Angeles, mais sans se qualifier pour la finale. Néanmoins, il est resté champion du Canada pendant huit ans, avant de quitter le monde de la natation en 1984.

En 1985, à la recherche d'un emploi à temps plein, Peter Szmidi a songé à l'Impériale parce que, client et titulaire de la carte de crédit Esso, il appréciait le service à la clientèle de la compagnie. En outre, Pétroles Esso Canada, commanditaire des Olympiques, avait remis des anneaux olympiques à tous les nageurs. Bien qu'il se soit présenté à l'entrevue avec une heure de retard après s'être égaré à Toronto, Peter a été engagé à titre d'ingénieur – Systèmes. « Je crois qu'on a apprécié mon sens de l'éthique du travail », observe-t-il.

Peter est fier que l'Impériale offre à ses employés l'occasion d'exceller dans divers emplois. « On m'a déjà confié un poste habituellement comblé par un ingénieur chimiste, sans que j'aie la formation nécessaire, confie-t-il. Malgré tout, je n'ai pas fait brûler l'usine », ajoute-t-il en souriant. Modestie à part, Peter a reçu récemment une récompense du Programme de reconnaissance mondiale du service des Ventes aux industries et des Ventes de gros d'ExxonMobil.

L'été dernier, certains pays envisageaient de boycotter les Jeux olympiques de Pékin à cause des violations des droits de la personne en Chine, mais Peter se réjouit que le boycottage n'ait pas eu lieu. « Cette fois, estime-t-il, on a fait preuve d'une plus grande ouverture d'esprit. »

JANE STEWART **POLITIQUE**

La politique a été la seconde carrière de Jane Stewart, ministre du cabinet de Jean Chrétien de 1993 à 2003; sa première carrière, elle, s'est déroulée à l'Impériale.

Jane, 53 ans, nourrit une passion pour l'étude de la psychologie du travail depuis son baccalauréat en sciences à l'Université Trent de Peterborough, en Ontario. Une fois diplômée, elle a été ravie de décrocher un poste d'analyste des relations avec les employés au siège social de l'Impériale à Toronto. « L'Impériale était l'une des rares entreprises à engager des professionnels pour s'occuper expressément des relations avec les employés, et qui comprenait combien il est important pour les résultats d'investir dans le perfectionnement du personnel, affirme-t-elle. C'était l'emploi idéal : je croyais rêver. » Elle s'occupait surtout de la classification des emplois et de l'administration des salaires, à une époque où les données devaient toutes être notées sur des milliers de cartons au moyen d'une perforatrice à clavier.

Promue au poste de conseillère en ressources humaines pour Esso Chimie, elle a ensuite été nommée directrice des ressources humaines pour Pétrole Esso Canada, où elle s'est perfectionnée en gestion participative, un concept nouveau et avant-gardiste. « Le milieu de travail est tellement plus dynamique lorsque la direction adopte une approche participative, soutient-elle. Cette expérience a réellement trouvé un écho en moi et a inspiré ma vision du monde. »

À 38 ans, alors mère de deux jeunes garçons, Jane Stewart décide de se lancer en politique. « Je voulais aider les gens à se rapprocher du gouvernement, pour que celui-ci ne soit plus perçu comme la partie adverse », raconte-t-elle. Comme Jane a grandi dans un milieu politique – son père est l'ancien chef libéral ontarien Robert Nixon, et son grand-père, Harry Nixon, a été premier ministre de l'Ontario en 1943 –, il lui semblait tout naturel de faire campagne. Elle a gagné son siège dans la circonscription fédérale de Brant où elle a rapidement occupé des postes de haut niveau, sur lesquels elle a, chaque fois, laissé son empreinte. Puis, à titre de ministre des Affaires indiennes et du Nord canadien, elle a veillé à la création pacifique du Nunavut et prononcé une déclaration publique de réconciliation afin de reconnaître qu'on avait infligé de mauvais traitements aux peuples autochtones pendant des décennies. Elle a ainsi entamé un processus qui allait mener aux excuses officielles présentées plus tôt cette année. Enfin, à titre de ministre de Ressources humaines et Développement social Canada, elle a fait passer la période de prestation parentale de six mois à un an.

Le plus grand défi politique auquel Jane Stewart a eu à faire face a été le soi-disant cafouillage d'un milliard de dollars en l'an 2000, qui mettait en jeu des pratiques financières et administratives inefficaces concernant des projets de création d'emplois. Après des vérifications plus minutieuses, il s'est finalement avéré que toutes les dépenses, à l'exception de 85 000 \$,

PHOTOGRAPHIE: RUSSELL MONK





étaient comptabilisées. Mais Jane déclara tout de même : « J'ai appris que nous devons nous expliquer davantage sur nos actions auprès des contribuables. On ne péchera jamais par excès de communication. » Recevant l'appui de Jean Chrétien, elle est demeurée au cabinet jusqu'en 2003, puis a décidé de quitter la politique. Elle a ensuite travaillé comme directrice adjointe intérimaire de l'Organisation Internationale du Travail à Genève, ce qui l'a ramenée à ses racines en ressources humaines. De retour au Canada, elle a brièvement agi comme chef de cabinet pour le chef de l'opposition officielle Bill Graham, du Parti libéral du Canada, mais a dû abandonner lorsque sa mère a subi un anévrisme de l'aorte. Sa mère s'est rétablie, et pendant un an, Jane a contribué, à titre de négociatrice provinciale principale, à désamorcer la situation explosive liée aux terres en litige à Caledonia, en Ontario.

Aujourd'hui, Jane vit sur la ferme où elle a grandi, à St. George près de Brantford; ses parents habitent la maison voisine. Présidente de l'organisme Centraide de sa localité, elle est aussi membre de nombreux conseils d'administration, y compris celui du Centre de toxicomanie et de santé mentale. Elle fait encore tellement de bénévolat que son père lui demande parfois en plaisantant : « Tu fais encore campagne ou quoi ? »

CLEM BOWMAN

RECHERCHE

À 78 ans, Clem Bowman s'apprêtait à mettre fin à ses travaux de recherche et à fréquenter les terrains de golf lorsqu'il reçut l'un des honneurs scientifiques les plus prestigieux : le Prix international de l'énergie globale. Parfois appelée le prix Nobel du secteur énergétique, cette récompense assortie d'une somme de 1,3 million de dollars vise à favoriser la coopération internationale axée sur la résolution des problèmes de production d'énergie. Partageant le prix avec deux scientifiques russes, Clem Bowman a été récompensé pour ses travaux novateurs dans l'élaboration de techniques d'extraction du pétrole des sables pétrolifères. « Ce prix a transformé ma vie », affirme-t-il, maintenant trop occupé pour jouer au golf.

Vice-président retraité de Pétroles Esso Canada, Clem Bowman, qui habite à Sarnia (Ontario), mène aujourd'hui des travaux intensifs d'élaboration de nouvelles technologies énergétiques. Il est d'avis que le Canada a tout pour devenir une superpuissance énergétique, comme l'a déclaré le premier ministre Stephen Harper à la veille du sommet du G8 en 2006, mais ajoute qu'il s'agira « d'une superpuissance écologique et durable ».

Il n'est pas question d'éliminer les combustibles fossiles ni de fermer les centrales au charbon, précise Clem, mais d'élaborer de nouvelles technologies qui maximisent l'énergie et réduisent au minimum l'impact environnemental. Il préconise trois méthodes : d'abord, gazéifier le charbon pour produire de l'électricité et de l'hydrogène, qui peut alors servir à améliorer la qualité du bitume des sables pétrolifères. Puis, liquéfier le dioxyde de carbone et le stocker de façon sécuritaire dans le sous-sol au lieu de le rejeter sous forme de gaz à effet de serre nocifs. Enfin, construire à l'échelle du Canada une « autoroute » de l'électricité.

Originaire d'Ingersoll (Ontario), Clem a grandi près de Toronto et obtenu un diplôme en génie chimique. Après avoir travaillé pendant quelques années chez DuPont à Kingston, il est retourné aux études (maîtrise et doctorat). C'est alors que l'Impériale l'a recruté comme chimiste-chercheur à son usine de Sarnia, avant de le détacher pendant six ans auprès de Syncrude Canada, partenaire de l'Impériale dans le projet d'exploitation des sables pétrolifères. « C'était passionnant, raconte-t-il. Les sables pétrolifères constituaient manifestement une ressource en plein essor pour le Canada. J'avais l'impression de suivre les traces des nombreux explorateurs et géologues du demi-siècle passé. »

De retour à Sarnia à titre de directeur de la recherche en chimie, Clem a été recruté personnellement par Peter Lougheed, alors premier ministre de l'Alberta, pour diriger le Bureau de recherche et de technologie des sables bitumineux de l'Alberta, société d'État établie pour élaborer des technologies d'extraction en profondeur du pétrole des gisements de sables pétrolifères. « J'y suis allé à contrecœur, car je me plaisais beaucoup à l'Impériale », avoue-t-il. Après neuf ans, il est revenu à Pétroles Esso Canada à titre de directeur de la recherche, avant de devenir vice-président. C'est ainsi qu'en 1986, il a pris sa retraite de l'Impériale une nouvelle fois.

Il était retraité depuis une semaine quand le gouvernement de l'Alberta l'a approché de nouveau, cette fois pour diriger le Conseil de recherche de l'Alberta, société publique chargée d'élaborer et de commercialiser de nouvelles technologies. Toujours fasciné par les sables pétrolifères, Clem a accepté le poste, qu'il a occupé pendant quatre ans. En 1994, il a reçu l'Ordre du Canada.

PHOTOGRAPHIE: RUSSELL MONK



Clem dit travailler de nouveau presque à temps plein depuis qu'on le considère comme le porteur d'un message essentiel au sujet du rôle du Canada en matière d'énergie durable; « Comment pourrais-je refuser de me faire entendre ? », conclut-il.

MEL BENSON

LEADERSHIP COMMUNAUTAIRE

Avant même de se rendre en Afrique, Mel Benson s'y connaissait en négociation de terrains et selon lui, quelque chose clochait. À titre de conseiller principal de l'exploitation pour Exxon International à Houston, il savait que les gouvernements locaux, et même les chefs de village, empochaient parfois l'argent destiné à la population. Lorsqu'il partit pour le premier de ses 34 voyages en Afrique dans le cadre du projet de construction d'un gigantesque oléoduc de quatre milliards de dollars au Tchad et au Cameroun, il était donc déterminé à tenter quelque chose de différent. « Nous croyions fermement que l'ancienne méthode de s'emparer des terrains était injuste, et nous voulions bien agir », explique-t-il.

Chaque fois qu'ils le pouvaient, Mel et son équipe négociaient un paiement en nature qui profiterait à la collectivité entière. Ils ont ainsi construit des écoles, des pharmacies et des routes, aménagé des parcs et fourni des appareils utiles tels que des charrues et des machines à coudre. Ils étaient à l'écoute des besoins de la collectivité : s'ils creusaient un puits, ils le faisaient à l'extérieur plutôt qu'au centre du village, étant donné que la collecte de l'eau constitue une sortie et une occasion de rencontre pour les femmes. Ce projet sert maintenant de modèle à l'échelle planétaire, et plusieurs initiatives de la Banque mondiale adoptent maintenant une approche similaire.

Mel Benson, 59 ans, a passé sa carrière entière à établir des liens entre les peuples autochtones et l'industrie. Né dans une humble maison à Philomena, minuscule village situé près de Lac La Biche, Mel était le deuxième d'une famille de 13 enfants. « Nous étions pauvres mais nous ne le savions pas, car tout le village était aussi pauvre que nous », raconte-t-il. Pour se rendre à l'école (constituée d'une seule salle de classe), sa sœur aînée et lui prenaient place dans la calèche d'un camarade de classe. Le père de Mel, un Scandinave d'origine, était un constructeur de routes peu instruit, et sa mère, une Crie de Beaver Lake, n'a appris à lire et à écrire que dans la cinquantaine. Cependant, Mel, qui aimait étudier le globe terrestre à l'école, nourrissait des ambitions plus vastes.

Grandissant dans une famille qui, malgré de maigres ressources, croyait en l'importance de rendre à la collectivité un peu de ce qu'elle lui avait donné, Mel commença par se rendre utile au centre d'accueil autochtone local, à Edmonton : il collabora à la rédaction d'un hebdomadaire et à la réalisation d'émissions radiophoniques, et assuma le rôle d'agent de liaison communautaire pour des questions autochtones. Il s'est rapidement taillé une réputation comme travailleur franc, direct et efficace. Même s'il n'a jamais obtenu de diplôme post-secondaire – « J'ai fait mon doctorat dans la rue », plaisante-t-il –, il a participé à la conception du programme d'études autochtones au Grand MacEwan College d'Edmonton, et y a œuvré comme formateur. Il a ainsi eu l'occasion de travailler avec des aînés. « Cette expérience m'a vraiment fait renouer avec mes racines », poursuit-il.

Après quelque temps à l'emploi du Secrétariat d'État canadien, Mel est entré au service de l'Impériale à titre de conseiller en Affaires autochtones. Il est ensuite devenu directeur de l'exploitation pour la Saskatchewan, passant ainsi rapidement de la théorie à la pratique. Il dirigea ensuite l'exploitation de plusieurs autres sites, y compris le champ pétrolier de Drayton Valley en Alberta et le projet d'expansion de Norman Wells dans les Territoires du Nord-Ouest. Contribuer à la création d'un environnement qui offre des possibilités d'emploi aux Autochtones est la réalisation dont il est le plus fier. En 2003, il a été honoré du Prix national d'excellence décerné aux Autochtones dans la catégorie Affaires, ce qu'il qualifie de plus grande fierté et de plus grande leçon d'humilité de sa vie.

Depuis qu'il a quitté l'Impériale en 2001, Mel élève des bisons sur son ranch à Calgary et continue de travailler. Il fait du bénévolat pour des collectivités des Premières nations dans les Territoires du Nord-Ouest, et il est l'un des dirigeants de quatre jeunes sociétés ouvertes du secteur pétrogazier. Il siège aux conseils d'administration du Northern Alberta Institute of Technology et de Suncor Energy et fournit son appui au Native Centre de l'Université de Calgary. « En tant que société, nous devons nous engager à aider tous les Canadiens, y compris ceux des communautés autochtones, afin d'être tous sur la même ligne de départ et que chacun puisse participer au mode de vie que nous tenons pour acquis au Canada », conclut Mel. ■

PHOTOGRAPHIE : KATI KONZ

